



LE PARADIS MUET

Texte
QUENTIN JARDON

L'apnée en profondeur continue de faire peur. Trop de morts, trop de mystère. Pour Inge Verbruggen et la nouvelle génération d'apnéistes qu'elle incarne, ce n'est pourtant rien d'autre qu'un yoga aquatique de plus en plus populaire. Au printemps dernier, elle a quitté son échoppe de bijoux près d'Anvers pour s'entraîner trois semaines à l'est du Sinai, dans un ancien village de bédouins aux allures de Torre Molinos décrépi. Avec, pour objectif avoué, la volonté de battre deux records de Belgique à l'issue de son séjour. En silence.

C'est à peine si elle entend le bruit de la mer, le vent tiède qui siffle entre les cahutes, le ronron des jeeps qui embarquent de temps en temps des hommes emmaillotés dans leur combinaison de caoutchouc noir, profondimètre au poignet, tuba à la main, ceinture picorée de poids en métal qu'ils chargent à l'arrière du véhicule. Inge Verbruggen s'est retirée dans ses pénates. Retranchée, presque. Volet clos, face crispée, petit pas économes de la chambre à la salle de bain. Mentalement ailleurs. L'apnéiste de 37 ans s'impose une journée monacale à la veille de sa tentative de battre coup sur coup deux records de Belgique d'apnée en profondeur chez les femmes, l'un en immersion libre, soit à la seule force des bras (elle vise – 46 m), l'autre en poids variable, cette fois chaussée d'une monopalme (– 56 m), records pour l'heure respectivement détenus par Nicholls Roxane et Anouchka Mailloux. Y croit-elle, Inge? Deux jours plus tôt, elle a plongé à – 54 m en poids variable. Une genuflexion supplémentaire, le bras droit tendu vers le sticker du 56 m, et elle le tiendra, son record de Belgique. Il lui suffira alors de dégoupiller le ballon d'oxygène, gérer la phase de décompression durant sa remontée et capter par à-coups l'air en surface, comme un poisson gobe son plancton. Des *buddies* s'assureront qu'elle est toujours consciente. Les juges lui demanderont de montrer le sticker, qu'elle brandira aussitôt. Applaudissements. Photo de famille. Cris allègres de la nouvelle championne de Belgique.

Sans doute que, dans cette chambre d'hôtel qu'elle occupe à présent comme un cloître, Inge imagine le pire et rêve le meilleur en boucle, comme tout favori la veille d'une compétition qui sait l'exploit à portée de main mais fragile comme un trophée de porcelaine. Elle ose seulement une excursion au restaurant voisin pour avaler l'estomac serré une soupe aux lentilles. Elle aurait aimé se tapisser le ventre de pancakes, pâtisserie qu'elle s'offre après chaque entraînement depuis son arrivée en Égypte, mais son coach Pim Vermeulen lui a recommandé d'éviter le sucre et le gras à quelques heures de sa tentative. Passé le moment de distraction au restaurant, Inge s'en retourne à sa torpeur farouche. Seule face à cette échéance aussi manifeste qu'un éléphant sur le pas de sa porte. Ce jeudi 27 avril 2017, c'est le jour le plus long.

La Mecque des hommes-grenouilles

Trois semaines plus tôt, Inge fermait temporairement son petit atelier de bijoux artisanaux à Saint-Nicolas, ville de 75 000 habitants située entre Anvers et Gand, capitale du Pays de Waes, berceau des grands coureurs cyclistes Tom Steels et Thomas De Gendt, pour atterrir ici, à

Dahab, un ancien village de bédouins pêcheurs à l'est du Sinaï, dans l'unique but de s'entraîner intensivement jusqu'au matin ultime où elle en découvrira avec les deux records nationaux qu'elle a pris pour cible. La Flamande ne connaît rien d'autre de Dahab que son bord de mer aux allures d'Ibiza en banqueroute, cité qui prospérait voici dix ans encore grâce au tourisme, mais qui n'a plus qu'à offrir des bâtisses en éternel chantier, des palaces en décrépitude, des routes défoncées où errent des enfants sans cartable. Seul la digue conserve un semblant de faste, arpentée par des babas cool à palmes libérés du stress d'une vie antérieure subie loin d'ici. Ils constituent la dernière espèce d'Europe à oser barboter au milieu des vaguelettes du golfe d'Aqaba. «*Dahab, ça ne coûte rien, on a 360 jours d'ensoleillement par an et c'est le paradis pour les plongeurs comme nous, alors à quoi bon rester au pays?*» s'extasie Pim Vermeulen. Le coach néerlandais a carrément acheté un lopin de terre à l'entrée de cette ville qui mélange misère et idylle. Les printemps arabes puis les attentats aériens sont passés par là. Les Occidentaux ont pris peur. Pas les apnéistes. Ce qui se déroule dans les airs ne les regarde pas. C'est un trou situé à 20 min en jeep de la ville qui accapare toute leur attention, une cavité naturelle de plus de 100 m de profondeur appelée «Blue Hole», un creux vertigineux dans le plateau de corail auquel on accède depuis la rive en deux mouvements de brasse, un spot divin pour les hommes-grenouilles dont les silhouettes aiment s'enfoncer méthodiquement dans le cobalt magnétique, finissant par disparaître, absorbées par le puits sans fond.

Elles reviennent, bien sûr. Presque toujours. Mais là-bas, gisant sur un sol que quelques rares énergumènes à palmes ont réussi à effleurer, des corps imbibés d'eau se décomposent. Ces corps portent des noms, ils sont gravés sur des stèles incrustées dans la roche, à 200 m du Blue Hole. Ils s'appellentouri Lipski, Rafal Chyck-Kornacki... Victimes récentes, hors compétition officielle, d'un sport parfois pratiqué sans aucune considération pour les mesures élémentaires de sécurité. Dans la catégorie no limit – pratique qui facilite la performance en tractant l'homme vers le fond à l'aide d'un appareil lesté, puis en le remontant à la surface via un ballon d'oxygène – ceux qui ont gagné leurs galons se sont souvent heurtés, un jour ou l'autre, à la férocité de l'eau. Le ciel est moucheté de quelques virtuoses des profondeurs de la mer, des hommes-dauphins qui dorment à présent sous la terre ferme. L'un de ces chasseurs de records du monde est encore debout: Herbert Nitsch. Le Robot, le Cyborg, le Golgoth, comme on le surnomme. Debout, certes, mais abîmé. Le champion autrichien garde les séquelles de la descente

«*Dahab, ça ne coûte rien, on a 360 jours d'ensoleillement par an et c'est le paradis pour les plongeurs comme nous, alors à quoi bon rester au pays?*»

PIM VERMEULEN,
LE COACH NÉERLANDAIS DE INGE



en apnée la plus profonde jamais réalisée: – 253 m. Une rencontre avec les abysses dont il revint dans un état semi-comateux, au bord de la noyade, victime d'un malaise lors de sa remontée suite auquel il zappa le palier de décompression, favorisant la prolifération de bulles d'azote dans son cerveau. Les sauveteurs tenteront de limiter la casse, mais sa folie le clouera sur une chaise roulante pendant six mois. C'était en 2012, dans le cirque de Santorin, au cœur des Cyclades grecques. Herbert Nitsch l'hémiplégique mettra un an et demi avant de refaire à peine trempette.

À chaque fois qu'un champion trépasse, la même question revient: que vont-ils chercher si profond, ces fêlés des océans?

Dans le cas de Haggi Statti, la réponse est matérielle. Il recherche l'ancre d'un cuirassé. En 1913, ce valeureux plongeur grec frétille à plusieurs dizaines de mètres de profondeur pour le récupérer dans la mer Égée. «Les médecins de bord ausculteront le héros [avant sa descente]. Il entend mal, ses tympans sont endommagés, ce qui est bien pratique pour supporter la pression. Elle augmente d'un bar tous les dix mètres. La mer se défend», lit-on dans le webdocumentaire «À bout de souffle» du journal *L'Équipe*. C'est le premier récit de l'odyssée des tréfonds, épopée qui verra l'être humain descendre toujours plus bas – quitte à tutoyer la mort. Son chapitre le plus emblématique reste incontestablement le duel sans merci livré pendant quinze ans par l'Italien Enzo Maiorca et le Français Jacques Mayol. Le premier plonge à – 50 m en 1960. Le second ne tarde pas à descendre 10 m plus bas. Maiorca pousse à – 62. *L'avversario* corrige illico à – 70. Le record passera encore sept fois d'une main à l'autre, avant que Mayol atteigne en premier lieu le seuil des – 100 m, en 1976. Le Sicilien ne le rattrapera plus. Mais il vivra plus longtemps que lui: Jacques Mayol, torturé, ténébreux, mettra fin à ses jours en se privant d'air pour de bon au bout d'une corde, en 2001. Vague à l'âme insurmontable la veille de Noël. Maiorca ne le rejoindra qu'en 2016, à l'âge de 85 ans, de mort naturelle.

« Quand je suis si bas, les sensations changent. C'est sombre, mais c'est paradisiaque. L'addiction aux profondeurs existe vraiment »

PASSANTE ADEL, ATHLÈTE ÉGYPTIENNE

Entre-temps, leur rivalité était devenue légendaire pour avoir inspiré le jeune cinéaste Luc Besson dans l'écriture du *Grand Bleu* en 1988, incroyable déferlante dans les salles avec 9 millions d'entrées rien qu'en France, carton pourtant précédé d'une nuée de quolibets à Cannes. Encore aujourd'hui, dès qu'on évoque l'apnée, le film s'impose immédiatement. «Les apnéistes modernes doivent tout au *Grand Bleu*», déclarait le Français Guillaume Néry, ancien champion du monde, dans le magazine *Sofilm* en novembre 2016. «Parce qu'à sa suite, les premières associations de passionnés ont été créées.» L'idylle s'arrête ici: le long-métrage a popularisé l'apnée en tant que sport dangereux, étiquette dont il se débarrasse non sans mal, alors que l'immense majorité des athlètes observent scrupuleusement les règles en la matière. Résultat, les accidents sont rarissimes. «L'apnée est un sport sûr, sinon je ne le pratiquerais pas», arguait William Truebridge, champion du monde néozélandais catégorie poids variable, dans le magazine italien *Internazionale* en 2012. En compétition officielle, «il n'y a eu qu'un mort dans l'histoire», replace François Verlainne, un jeune apnéiste belge de passage à Dahab. *C'était en 2015. Une érection pulmonaire qui a dégénéré, les poumons du compétiteur se sont noyés dans son sang.*»

Inge Verbruggen n'a jamais vu *Le Grand Bleu*. Elle en est légèrement gênée, elle qui passe beaucoup de temps sur son ordinateur, entre deux entraînements, à regarder des vidéos ou des séries. Qu'importe. Ce matin, elle n'aimerait pas qu'on lui parle du destin fictif des deux héros du film – Enzo qui meurt dans une descente kamikaze, Jacques qui décide de lâcher le filin pour suivre ad vitam aeternam un dauphin au fond de la mer, scène prémonitoire du suicide réel du Français treize ans plus tard. Ce matin, 28 avril, Inge est face à son destin à elle. «Je me suis réveillée avec une fameuse boule au ventre», grommelle-t-elle. Départ 7 h 30, direction le Blue Hole. Sur la route, la jeep s'embourbe temporairement. Inge: «Ce serait l'excuse parfaite pour ne pas le tenter, ce record». Histoire de recouvrer la confiance, elle songe à ce don particulier qu'elle possède, grâce auquel elle n'a pas besoin de porter les mains à son nez dans les vingt premiers mètres de descente pour «compenser» la pression de l'eau (equalize en anglais), c'est-à-dire transférer l'air des poumons aux tympans afin ne pas vivre le calvaire du plongeur grec Haggi Statti. Certains ont l'oreille absolue, Inge peut s'enorgueillir d'être equalize hand free. Une fois sous les – 20 m, il faudra alors prier pour que ses tympans ne bourdonnent pas trop vite ni trop fort en dépit de la compensation, pour que son sang ne pénètre pas par gouttes dans ses poumons – blessure fréquente chez les apnéistes – sous l'effet de la pression

de l'eau, pour qu'elle ne soit pas prise d'un sentiment soudain de panique, cette fameuse voix intérieure qu'ils redoutent tous car elle leur insuffle la peur de ne pas pouvoir remonter. Surmoi aquatique synonyme de contre-performance.

Échauffement sur la planète Mars

La jeep qui transbahute Inge et son coach vers le Blue Hole quitte déjà Dahab pour traverser un paysage qui pourrait les situer sur la planète Mars, avec ces collines de rocaillies ocre, jusqu'à ce que l'apparition d'une chenille de dromadaires chargés de bonbonnes d'oxygène ramène tout le monde en Arabie du bord de mer. Débarquée à la lisière du Blue Hole, Inge s'étale sur un canapé, au restaurant où elle et ses acolytes ont leurs habitudes. «Je suis contente que la mer soit calme, c'était ma plus grande inquiétude», lâche-t-elle en toisant le golfe qui lui fait face. Commence alors une drôle de séquence, celle de l'échauffement. Plusieurs athlètes se préparent en gonflant avec leur nez un ballon d'anniversaire avant de se moucher dedans – façon d'expirer. Inge, mains sur le ventre, musique enfoncée dans les oreilles, respire fort et régulièrement, alors qu'autour d'elle ça s'agite comme dans une fourmière, bonbonnes qu'on affrète, poids qu'on ceinture, appareils photo qu'on étanche, l'instructeur Pim Vermeulen étant au centre du remue-ménage. Lequel finit par calmer le jeu. Les gestes ralentissent. Les paroles s'amenuisent. En apnée, l'agitation est mère de tous les vices. Il faut laisser sa place à l'air.

On l'apprivoise longuement avant de plonger. On l'utilise avec parcimonie durant la descente. Il fuit les poumons qui se sont rétrécis pour plus ne ressembler qu'à deux pommes. Il se loge dans les joues, deux pamplemousses dans lesquels on puise à mesure que le poids de la mer se fait monstrueux sur les oreilles. Arrive l'instant où les réserves sont à sec. On palme alors à toute allure pour le retrouver. On le capte méthodiquement en surface, sans précipitation. L'air est roi à Dahab plus que partout ailleurs, selon Sylvie, une masseuse pour apnéistes présente dans la cité balnéaire depuis de longues années. Car la région du Sinaï est sujette à des mouvements d'air très particuliers, une circulation atypique qui apaise, assure-t-elle. Quand elle revient à Dahab, après six mois passés au Québec, Sylvie se sent mieux, immédiatement. «C'est l'endroit idéal pour la méditation, pour réfléchir sur sa personne. La connaissance de soi est fondamentale quand on fait de l'apnée.»

Ils le confirmeront presque tous, c'est un silence suprême, propice à la méditation, qu'ils vont chercher là-dessous. Une citation anonyme circule dans le milieu:

«La plongée en bouteille, c'est pour regarder autour de toi, l'apnée, pour regarder en toi». Inge est formelle, c'est d'abord un sport mental. Sans quoi elle n'en serait pas à mijoter un double record de Belgique, elle qui reconnaît volontiers ne pas disposer d'un corps d'athlète. «En apnée, tu essayes de te vider l'esprit. Si tu songes au fait que tu navigues à 30 m de profondeur, tu paniques et c'est foutu. En soi, il n'y a pas de raison, car ce n'est pas un sport dangereux tant que tu respectes les règles. Enfin, ma mère ne le voit pas de cette manière!» «Je comparerais le freediving au yoga. C'est un sport mental où on garde les yeux fermés, un moment de méditation», tente François Verlainne, le jeune apnéiste belge. «J'adore descendre à – 10 m et y rester 4 min, tout doucement, embraye son ami Max Buisseret, un autre Belge en séjour prolongé à Dahab. Tu te laisses aller comme en apesanteur et tu te relaxes à 100%. Aucun muscle n'est sollicité, tu ressembles à un sachet en plastique qui voyagerait sous l'eau.» C'est le fameux free fall, seuil où le corps humain ne remonte plus naturellement vers la surface. «Quand je descends, j'ai des petites hallucinations, je nage dans un délire, comme si j'avais fumé un pétard», lance François. Je laisse partir mes pensées dans tous les sens. Une fois de retour à la surface, le sentiment de bien-être qui me traverse est difficilement explicable.»

Les hallucinations. Ce qu'on appelle la narcose, ou la drogue des abysses. Ce moment, à partir de – 50 m, où une grande quantité d'azote se dissout dans le sang suite à la pression de l'eau, phénomène qui engendre des effets psychotropes. «Quand je suis si bas, les sensations changent. C'est sombre, mais c'est paradisiaque. L'addiction aux profondeurs existe vraiment», décrit Passante Adel, une athlète égyptienne. Deux ans plus tôt, elle ne savait même pas nager. Elle hyperventilait dès que l'eau lui arrivait à la taille. Jusqu'au jour où cette traductrice freelance en a eu ras-le-bol du Caire, du bruit, de la pollution, elle s'est lovée dans le Sinaï, a rencontré des apnéistes et s'est jetée à l'eau. Aujourd'hui, elle parade d'un bar à l'autre sur la digue de Dahab, sirène frêle et agitée au sourire fixe qui trimballe systématiquement son enfant de 7 ans. Et affiche avec superbe son record national en immersion libre: – 59 m.

L'apnéiste qui craignait l'eau de sa douche

La pratique de l'apnée évolue. Avant, c'était surtout un sport de compétition réservé à une poignée de casse-cou, des disciples des «illuminés du *Grand Bleu*» qui tentaient en solo de battre des records au péril de leur vie en s'illustrant dans la catégorie no limit. Le célèbre duel entre Jacques Mayol et Enzo Maiorca sera suivi des affrontements à distance entre, dans les années 1990,



Le ciel est moucheté de quelques virtuoses des profondeurs de la mer, des hommes-dauphins qui dorment à présent sous la terre ferme. L'un de ces chasseurs de records du monde est encore debout : Herbert Nitsch, dit le Robot.

L'Italien Umberto Pelizzari, dit Pelo (record personnel à – 150 m), et le Cubain Francisco Ferreras, dit Pipin (– 170 m); puis entre Pipin et le Français Loïc Leferme (– 171 m) au début des années 2000. La lutte est âpre. Pipin et Pelo se détestent. Chacun développe des méthodes que la profession récuse. Pelo, qui enfant craignait comme la peste l'eau de sa douche, représente la voix de la sagesse, lui qui se targue de n'avoir jamais connu d'accident. Pipin, malgré ses pratiques suicidaires, est encore en vie, mais il a perdu sa femme en 2012, alors qu'elle tentait de battre le record de son propre mari, à – 171 m. Noyée. «*Pipin, c'est un monstre sacré qui plongeait dans des conditions "olé olé". Fallait du courage*», reconnaît Claude Chapius, co-fondateur de l'AIDA (Association internationale pour le développement de l'apnée), dans le webdoc «*À bout de souffle*». Reste Loïc Leferme. Syncope fatale en 2007, lors de sa tentative de battre le nouveau rival Herbert Nitsch à – 183 m. Il laisse une femme et deux enfants. Et fait place au dernier duel entre apnéistes de l'histoire : Nitsch le Robot, bien sûr, et de l'autre côté, le Belge Patrick Musimu. Le seul homme au monde capable d'inonder ses sinus. Le premier à descendre sous les 200 m.

Parallèlement à ces records, des compétitions internationales se sont multipliées, au cours desquelles les athlètes tentent lors du même événement d'atteindre la profondeur qu'ils se sont chacun fixés au préalable. Frédéric Buyl faisait partie de cette bande de copains qui se retrouvaient en compétition dans les années 1990 pour le plaisir de la rencontre, de la découverte et puis, pourquoi pas, de la performance. «*C'était une aventure humaine, on explorait ce sport qui voyait naître les premières fédérations, rembobine ce pionnier, collectionneur de records de Belgique en son temps. Notre génération aimait l'océan. Les apnéistes actuels, au contraire, peuvent s'entraîner deux mois le long d'un câble sans voir un seul poisson. À mon époque c'était impensable.*» Un temps où les compétitions étaient très médiatisées, notamment parce que les favoris, «*c'était*

des personnages». «*Aujourd'hui, on s'ennuie, les records ne sont presque plus jamais battus. Un championnat du monde, c'est devenu un petit événement très refermé sur lui-même, sans plus.*» Frédéric Buyl descendra sous les 100 m, avant d'arrêter en 2003, n'y trouvant plus de motivation. Il explore désormais les fonds marins armé d'un appareil photo et entretient sa notoriété auprès des aficionados dans la vente de livres sur le sujet.

Les compétitions sont plus codifiées, plus rigides. C'est une branche de l'apnée qui stagne. Par contre, là où ça progresse fortement, c'est dans la dimension «*sportive à connotation mentale*» de ce sport, dicit Dominique De Troyers, formateur en gestion de stress et, depuis cinq ans seulement, amoureux d'apnée, qu'elle soit horizontale ou verticale. Il entraîne de jeunes athlètes, leur attribue des brevets en tant qu'instructeur au sein du Wolu Plongée Club. Il est aussi le fondateur d'un petit collectif de passionnés, le Happy Freedivers Inside. «*Cette forme d'apnée trouve un public qui veut prendre soin de soi et de son corps sans nécessiter une condition physique hors normes. L'aspect mental est très important. Les apnéistes sont dans leur bulle, au propre comme au figuré : c'est le seul moment de la semaine où ni leur boss ni leurs enfants risquent de leur tomber dessus.*» Comme le yoga ou la pleine conscience, cette discipline a le vent en poupe. Elle s'inscrit dans une époque où l'homme pressé est en quête de voyages intérieurs. Et d'opportunités pour repousser ses propres limites. «*C'est un sport dans l'air du temps, à l'instar du trail, surenchérit Frédéric Buyl. Chacun va à son rythme avec la possibilité de progresser rapidement, tout en découvrant la nature et sans dépenser beaucoup d'argent en matériel. L'apnée verticale répond à une tendance où l'on combine tous ces aspects.*»

Loin de Saint-Nicolas

On se mouille enfin dans l'eau du golfe qui réfléchit les rayons du soleil en scintillements infernaux, comme si des milliers de flash d'appareils photos mitraillaient l'immersion d'Inge Verbruggen. Sauf qu'il n'y a aucun paparazzi. Personne, en fait, si ce n'est Pim, deux juges et trois amis plongeurs encaqués dans leur combinaison de caoutchouc. Ils ont l'air d'une petite escouade de Teletubbies noirs excités à l'idée de voir Inge braver le Blue Hole dans un anonymat presque navrant. Mais ce n'est pas la célébrité qu'elle est venue chercher. La fierté, seulement. Championne de Belgique, quelle que soit la discipline, ce n'est pas rien.

Une corde blanche traverse diamétralement le Blue Hole sur environ 20 m. Des bouées jaunes la jalonnent, à partir desquelles les fameux filins descendent à la verticale vers les profondeurs. Il suffit de mouiller son

masque de piscine pour voir, au milieu d'un bleu parfait, des hommes-grenouilles en apesanteur, à quelques mètres en dessous de la surface, en train de profiter de l'absence totale de contrainte. Ils s'accoutument à la profondeur en vue d'entamer leur véritable descente. Inge, quant à elle, dispose d'un maximum de 45 min dans l'eau avant de devoir défier le record de Belgique. Elle signifie assez vite aux deux juges qu'elle est prête. «OK, tu peux y aller!» Compte à rebours lancé par Pim. Quinze secondes maximum avant de plonger, sinon l'un des juges brandira la carte jaune, synonyme de non homologation. Comment deviner dans quel état d'esprit se situe Inge à travers cet accoutrement sous-marin?

Elle descend dans les temps, se servant uniquement des bras pour descendre le long du filin, comme le veut la catégorie de l'immersion libre. En surface, le kop de Inge s'est agglutiné autour de la bouée pour suivre la descente de l'athlète. Tubas à l'air, têtes dessous. Cercle de périscopes immobilisés dans un silence total. La silhouette de la challenger belge disparaît longuement. «30 secondes... 1 minute... half time!» égrène l'un des juges à haute voix. Inge a estimé qu'elle prendrait 2 min et 20 sec pour descendre; à 1 min 10, le juge annonce qu'elle est censée basculer. Pim, qui suit de la main les vibrations du filin, confirme que sa protégée a entamé la remontée. Quand Inge réapparaît au loin, surgie du néant, un *buddy* descend scruter son visage à - 25 m, des fois qu'elle serait au bord de la syncope. En surface, les juges lui font subir le protocole psychomoteur pour vérifier qu'elle est saine d'esprit, puis exigent de voir le sticker des - 46 m, qu'elle s'empresse de tendre vers le ciel. On la félicite. Elle reproduira l'exploit 10 min plus tard en atteignant - 56 m en poids variable, cette fois propulsée par une monopalme. «C'était si simple! J'aurais pu descendre bien plus bas», s'exclamera-t-elle après coup. Loin des rues denses et brumeuses de sa Flandre-Orientale, dans les profondeurs du golfe d'Aqaba, du nom de cette cité ottomane conquise par Lawrence d'Arabie et sa horde de bédouins exactement un siècle plus tôt, Inge vient de battre deux records de Belgique. Malik locale, reine nationale, à l'insu de son pays.

Terre peu propice à l'apnée verticale, la Belgique a pourtant eu son champion du monde de la discipline: Patrick Musimu, un prof de karaté né à Kinshasa en 1970. Après s'être longuement exercé, il parvient à laisser l'eau envahir ses cavités nasales et sinusales, technique contestée qui le débarrasse de la nécessité de solliciter de l'air en descente pour compenser la pression de l'eau. Solitaire, farouche, imprévisible, il ne laisse pas grand-monde l'appivoiser. Cédric Bourgault connaîtra ce privilège en s'entraînant aux côtés de Musimu à la fin

des années 2000. «Avec lui, ce fut une approche progressive, car se sachant considéré comme un paria de l'apnée moderne, il était assez méfiant. Il ne concevait pas qu'une descente en apnée, qui n'est autre qu'une quête de soi, soit évaluée par un juge de compétition. Pour lui, ce n'est pas une performance à valider par une personne externe, c'est un voyage intérieur qui ne regarde que soi. J'ai très vite adhéré à cette philosophie.» Reste que ce voyage s'enfoncera toujours plus loin dans la nuit. En 2005, l'indomptable karatéka descend à 209 m de profondeur – nouveau record du monde – lors d'un entraînement à Hurghada, en Égypte. Il finit à l'hôpital de Charm el-Cheikh, à 1 h de route de Dahab. Évitant la mort de justesse. De quoi refroidir l'athlète? Pas du tout. Il l'affirme, péremptoire: «Je flirte avec Dieu, il y aura peut-être un prix à payer, peu importe». Ce prix, il s'en acquitte en 2011, lors d'un échauffement de routine dans sa piscine de Watermael-Boitsfort. Syncope fatale. Seul, comme toujours.

Le Robot poursuivra ce dialogue avec Dieu jusqu'à sa descente tragique à - 253 m, là où même la lumière renonce. Depuis Herbert Nitsch, plus personne ne s'est risqué à sombrer si bas. L'homme aurait-il atteint une barrière? La mer lui aurait-elle envoyé une fin de non-retour, lui signifiant que les abysses n'étaient réservés qu'à des formes de vie aveugles et primitives? Les apnéistes assurent pourtant qu'ils ont l'impression de renouer avec les origines de l'être humain, que ce sont ces retrouvailles métaphysiques qui les rendent euphoriques. «C'est l'éveil de certaines facultés engourdies et latentes», disait Jacques Mayol. Le souvenir du liquide amniotique. Ces branchies qui apparaissent temporairement chez l'embryon humain. Ce corps qui se modifie plus il descend sous l'eau, les poumons qui se contractent, la cadence du cœur qui ralentit à moins de 25 pulsations par minute, le sang qui afflue vers les organes vitaux. «Il faut conceptualiser le lien qui se noue entre la pression de l'eau et soi-même», figure Cédric Bourgault. En étant à l'écoute des changements physiologiques de son corps, en entrant en méditation, on atteint un apaisement maximal. Pour les non-initiés, c'est difficile à comprendre.» Loïc Leferme le répétait à l'envi: «L'apnée est un art de vivre. Plus qu'un art martial, un art de paix avec soi-même et l'univers.» Introspection, exploration. Inspiration, expiration. Dans leurs plongées méditatives, les apnéistes investissent des espaces qui nous sont inconnus, qu'aucun géologue n'a jamais cartographiés, qu'aucun engin Google n'a jamais digitalisés, ils progressent dans une obscurité muette et silencieuse, quasi extraterrestre, pour trouver la quiétude olympienne. Le repos de l'âme essorée par la vie en surface.

Quentin Jardon

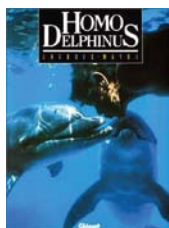
Loïc Leferme sur sa gueuse, deux ans avant sa mort.





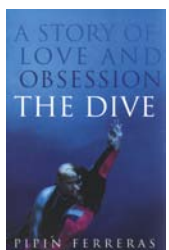
-61

Après avoir raflé deux records de Belgique en avril dernier, en immersion libre et en poids variable, Inge Verbruggen est retournée au Blue Hole pour décrocher celui du no limit, à - 61 m. Elle est à présent la meilleure apnériste belge sur toutes les disciplines en profondeur.



UN LIVRE DE CHEVET :

C'est carrément la Bible de l'apnée. En 1983, Jacques Mayol publie *Homo Delphinus*, un ouvrage largement autobiographique dans lequel il narre son coup de foudre à Miami pour Clown. C'est la reine de son aquarium, un dauphin femelle qui se laisse flirter par celui qui était alors un journaliste de 30 ans de passage pour un reportage. Il décrit en ces termes l'émotion qui le transportait quand Clown lui caressait les cheveux : « Un baiser de la plus belle fille du monde n'aurait pas pu me faire plus plaisir. » Ainsi naquit le mythe de l'homme-dauphin. Et fut conçu le film *Le Grand Bleu* : son réalisateur, Luc Besson, s'inspira d'*Homo Delphinus* et s'associa avec Mayol pour l'écriture du scénario.



UN FILM À VENIR :

Après *Titanic* et *Avatar*, aura-t-on droit, un jour, à visionner *The Dive* ? Le réalisateur et producteur canadien James Cameron a fait main basse sur les droits du livre *The Dive: A Story of Love and Obsession* écrit par Umberto Pelizzari alias Pipin en 2004, dans lequel l'apnériste cubain conte son histoire d'amour avec la Française Audrey Mestre, elle aussi apnériste, décédée en 2002 dans une descente à - 170 m au bout de laquelle le ballon d'oxygène, défectueux, ne se gonfla pas, la laissant plus de 8 min sous l'eau. Prévu pour 2012 puis repoussé à une date ultérieure, le blockbuster reste dans les starting-blocks.



UN CLIP AVEC BEYONCÉ :

Le groupe britannique Naughty Boy sortait en septembre 2015 le clip de son single *Runnin' (Lose it All)*, pour lequel Beyoncé a prêté sa voix et Guillaume Néry ses aptitudes d'apnériste : pendant toute la durée de la vidéo, on le voit courir sous l'eau façon Matrix aquatique. Quelques jours avant la sortie du clip, Guillaume Néry avait frôlé la mort en tentant de battre le record du monde en poids constant (sans gueuse, avec palme), suite à une lourde maladresse des organisateurs qui avaient mesuré la limite du câble à - 139 m au lieu de - 129.

42

La piscine Nemo 33, dans le nord de Bruxelles, était jusqu'il y a peu le bassin le plus profond du monde avec ses 34,5 m de profondeur. La ville italienne de Montegretto, près de Padoue, l'a récemment détrôné : 42 m. Qu'importe, Inge et tous les autres apnéristes amateurs de Belgique continuent de profiter des infrastructures exceptionnelles de Nemo 33 pour s'entraîner en hiver. L'été, ils prennent d'assaut plusieurs carrières en Ardenne, dont celle de Lessines, qui va jusqu'à - 54 m.

Lors d'une descente en apnée, la pression de l'eau augmente d'un bar tous les 10 m. À - 253 m, le record absolu d'Herbert Nitsch, elle est donc de 26 bar, soit 26 kg par centimètre carré. Au début des années 1960, avant les exploits des apnéristes modernes, certains médecins – dont le docteur Cabarro, un physiologiste français – considéraient que l'homme ne pourrait jamais descendre sous les 50 m à cause de cette pression, la cage thoracique s'écrasant sous un tel poids. La suite a montré les extraordinaires capacités d'adaptation et de souplesse dont le corps humain fait preuve.

« Pour le coup, c'était un vrai reportage en immersion. J'ai approché pendant quelques minutes le mythe de l'homme-dauphin, un retour aux origines de notre espèce qui m'a toujours fasciné. »